

Leonardo Sciascia l'optimiste

Benedetta Craveri a interrogé l'écrivain sicilien dont l'œuvre est empreinte de pessimisme. Il revendique pourtant "un optimisme de l'écriture". "Le vrai pessimisme, dit-il, serait de ne plus écrire, de laisser libre cours au mensonge."

[Le Monde](#), 6 octobre 1989

RENCONTRE avec Leonardo Sciascia à Catane, où il s'est rendu pour ouvrir l'exposition d'une amie peintre.

On sait qu'il n'aime pas parler de lui. Il a la réputation d'être taciturne, mais pour une fois, il a accepté de répondre à nos questions. Nous espérons l'interroger sur ses racines sicilienne et sa formation culturelle européenne, sur son penchant pour la littérature française du XVIIIe siècle, sur les recherches historiques qu'il mène en vue de ses romans, sur sa passion pour les énigmes judiciaires et les complots, sur son scepticisme politique, et sur son existence actuelle en Sicile, entre son village de Racalmuto et Palerme. Cependant, Sciascia a voulu que nous lui soumettions nos questions et il s'est engagé à répondre par lettre. Adieu aux surprises du dialogue !

Les réponses de Sciascia n'ont effectivement rien de la spontanéité ni du naturel d'une conversation, mais elles ont la concentration, la précision et le style qui porte sa marque. N'a-t-il pas ainsi voulu nous rappeler que, pour un écrivain, la seule manière de parler de soi, c'est l'écriture ?

Comment est née votre vocation d'écrivain ? Les années, l'expérience, le succès ont-ils modifié votre rapport avec l'écriture ?

Il y a, avant tout, le plaisir d'écrire, et il reste inchangé en moi depuis le temps où, à l'école primaire, je suis passé de la copie à la description de ce que je voyais et ressentais des lieux, des personnes, des événements. A l'école, alors, on commençait par les bâtons, des centaines de bâtons sur des cahiers à carreaux au crayon à papier, pas encore à la plume et à l'encre. Puis, on passait aux voyelles ; puis, aux consonnes ; puis, à l'assemblage d'une consonne et d'une voyelle ; puis, on assemblait plusieurs syllabes pour former des mots. Et l'on copiait des mots du syllabaire et des fiches pédagogiques. Des exercices qui duraient des mois. La main devenue plus sûre et plus légère, on passait à l'utilisation de la plume et de l'encre avec un tel plaisir que je me rappelle jusqu'au goût de cette encre, comme si je la buvais. La seconde année, on arrêta de copier et l'on commençait à faire des rédactions : de petits textes sur nos familles, sur les saisons, sur le travail, et - évidemment - sur Mussolini, dont le portrait, avec celui du roi (et, entre les deux, un crucifix de plâtre), nous regardait avec une expression conquérante. C'est alors, par le biais de ces rédactions, qu'il fallait composer sur les gens et les choses, que me vint ce plaisir d'écrire que j'éprouve encore aujourd'hui. Je suis peut-être réactionnaire, mais il me semble que cette vieille méthode - qui s'appelle, je crois, syllabique - était la plus propre à faire naître la passion de l'écriture, à lui conférer le sens d'une découverte aventureuse. En définitive, mon rapport à l'écriture n'a pas fondamentalement changé depuis lors.

Dans votre dernier roman, *le Chevalier et la Mort*, publié l'année dernière en Italie, aux Éditions Adelphi, vous parlez de "la difficulté d'être sicilien". Cette difficulté est-elle aussi la vôtre ?

C'est la difficulté que Giuseppe Antonio Borgese résumait par la phrase du poète antique : *Nec tecum nec sine te vivere possum*. Aimer un pays et des gens et les détester en même temps, se sentir semblable et différent, vouloir et ne pas vouloir, il faut reconnaître que c'est un beau casse-tête (et, justement, un casse-tête ne devrait pas être beau).

Dans le panorama de la littérature italienne moderne, les écrivains siciliens occupent une place si éminente que l'on peut se demander s'il ne serait pas préférable de mettre à part la littérature sicilienne. Quels sont, selon vous, les caractères qui font la spécificité de cette littérature illustrée par Sciascia, Gesualdo Bufalino ou Vincenzo Consolo ?

La littérature italienne est caractérisée par l'Histoire, la culture et la tradition particulières à chaque région ; par les apports lexicaux et syntaxiques de chaque dialecte. Celle des Siciliens a un caractère plus spécifique. Mais elle est italienne... Si l'on veut définir les particularités, les caractères par lesquels, en bref, elle est perçue comme "sicilienne" à l'intérieur de la littérature italienne, j'établirais - approximativement - trois ou quatre points. Partant d'une définition que Cicéron donne des Siciliens ("gens d'esprit fin et soupçonneux, nés pour les controverses"), il est facile d'entrevoir dans l'histoire de l'île une culture à dominante juridique, dont la forme marque de son empreinte l'existence même : des "controverses" relatives aux privilèges, juridictions, exemptions et grâces, à la "controverse" sur l'être, l'existence, la connaissance. "C'est la terre, dira Borgese, où l'on a commencé à douter" (de Giorgias à Pirandello, cela va de soi). Voilà pour le premier point.

Le deuxième tient à la domination arabe, que les autres régions d'Italie n'ont pas connue et qui, en Sicile, a donné un nom à des lieux, à des objets, à des personnes, et qui est restée attachée dans la mémoire collective - ou dans l'inconscient collectif - aux splendeurs d'un art de vivre, de cultiver la terre, de rêver et d'être tolérant. Bien que l'antiquité classique soit physiquement présente, et dans toute sa beauté, c'est le "temps des Sarrasins", ce monde, ce conte de fées, qui, au fond d'eux-mêmes, séduit les Siciliens.

Le troisième point est relatif aux expressions littéraires et artistiques, et paraît contredire le premier : c'est l'attention à la réalité, le désir de la fixer (pour la détruire ensuite, éventuellement : comme chez Pirandello, comme chez Brancati). C'est ce qui explique les moments où la culture sicilienne s'enflamme par rapport aux mouvements "réalistes" européens : Antonello da Messina par rapport aux Flamands, les écrivains, de Verga à Pirandello, par rapport au "vérisme" français, la floraison de toute une pléiade de photographes par rapport à Cartier-Bresson. Un autre point encore concerne le rapport direct de la culture sicilienne avec la culture française, et, plus généralement, son rêve de Paris comme capitale mondiale.

Dans *le Chevalier et la Mort*, vous évoquez " le pessimisme foncier, atavique et désespéré des hommes de Sicile ". Or, c'est le même pessimisme que l'on retrouve dans toute votre œuvre ?

Oui, pessimiste. Mais y a-t-il vraiment quelque chose, en Sicile, en Italie, et je dirais même dans le monde, qui puisse inciter à l'optimisme ? Pessimiste, oui. Mais, en parlant de mon dernier livre, Moravia a dit une belle chose, et, qui plus est, d'un absolu bon sens : qu'il y a l'optimisme de l'écriture. Et quelle plus belle preuve d'optimisme que celle que je continue à donner en écrivant sur ce que Machiavel appelait la vérité effective des choses et en encaissant pour cela les plus violentes réactions des imbéciles - pour ne pas dire davantage ? Le vrai pessimisme serait de ne plus écrire, de laisser libre cours au mensonge. Si je ne le fais pas, cela veut dire, en définitive, que je suis incurablement optimiste.